

qu'on voulait balayer de la surface de la terre, " fut pour elle une rosée féconde, source de nouvelle vigueur."

Voilà comment nos frères de France jugent notre race ; espérons que la dernière lâcheté des quelques signataires de l'indécente protestation *bureaucrate* ne viendra pas à leurs oreilles.

Mais à quoi songent-ils donc, les vils serviteurs qui ont accouché de ce triste document ?

Nont-ils jamais rien lu, ne savent-ils donc rien ?

Ils viennent parler de loyauté, ils se retranchent derrière la fidélité au Souverain qu'impôsait l'Église.

Mais se figurent-ils bêtement que les *bureaucrates* et que le clergé se mirent du côté des anglais par loyauté et par fidélité ?

Les *bureaucrates* et le clergé combattirent et excommunièrent les patriotes uniquement parce que ceux-ci combattaient le gouvernement tory, et que les *bureaucrates* et le clergé sont toujours du côté du gouvernement, surtout quand il est tory.

C'est la crèche et l'assiette au beurre qui enflaient ce dévouement, et non le respect de la foi jurée.

Voilà ce qu'il ne faut pas oublier ; le cri de loyauté est le dernier refuge de la canaille, dit le dicton politique anglais, et ici, il cacha certainement toutes les bassesses.

Quand on relit les pages où sont racontés les sanglants événements de ces journées de denil, lorsqu'on se reporte à ces temps troublés, on croit mal qu'il puisse exister de doute sur la légitimité et le courage de la révolte.

Le *Herald* de Montréal disait :

Dimanche soir, tout le pays en arrière de Laprairie présentait le spectacle funèbre d'une vaste nappe de flammes livides, et l'on rapporte que pas une maison de rebelle n'a été laissée debout.

Et voilà les actes sur la cruauté desquels les signataires de la contre-pétition ont conservé des doutes.

Il existe, disent-ils, " une diversité d'opinions "

pour savoir qui avait raison : les rebelles ou les incendiaires ?

Le *Herald* disait encore :

Il faut maintenir l'autorité des lois ; il faut que l'intégrité de l'Empire soit respectée et que la paix, la prospérité soient assurés aux Anglais, même au prix de l'existence de la nation canadienne-française tout entière.

MM. Desjardins, Grenier et autres trouvent cela tout naturel et sont d'avis qu'on a eu grand tort d'empêcher l'exécution de ces généreux desseins de la part des Anglais.

N'empêche qu'en ce moment, ils sont bien heureux qu'il y ait eu des gens moins lâches qu'eux pour arrêter les conquérants.

En se chauffant auprès de leur fournaise, au fond de leur arrière-boutique, ils songent avec une certaine satisfaction aux douze malheureux qui se sont balancés au haut de l'échafaud pour leur obtenir le gouvernement responsable.

Par exemple, pas de statue, ne parlons pas de cela, pour ne pas faire peur aux Anglais, se disent-ils.

Ceux qui sont morts sont morts, et c'est pour longtemps ; quant à nous, vivants, vivons le plus tranquillement possible.

Ils oublient à qui ils doivent cette vie.

Écoutez encore M. de Tarnines :

La révolte de 1838 avait révélé les Canadiens à l'Europe ; la répression sanglante qu'ils subirent les révéla à eux-mêmes, exalta leur sentiment national et leur enthousiasme.

La suppression elle-même de cette liberté relative que leur avait donnée l'autonomie de leur province tourna à leur avantage. Leur enlever leurs droits, c'était leur donner un drapeau ; ils gagnaient en force morale ce qu'ils perdaient en influence politique.

Un drapeau est souvent plus fort qu'une constitution ; celui que le martyr des victimes de 1838 venait de déployer au-dessus des Canadiens leur permet de traverser victorieusement le nouveau régime savamment combiné pour anéantir leur influence, auquel on allait les soumettre.

Voilà l'œuvre des patriotes.

Voilà le passé que renient les protestataires. Et cela, pourquoi ?

Pour flatter les fils des bourreaux.

Vrai, quand on a des éléments comme ceux-là dans une race, il ne faut pas s'étonner si elle reste à *quatt'pattes* !